



Phot. F. A. Swaine.

SILHOUETTES D'HOMMES POLITIQUES ANGLAIS

THE RIGHT HON. ALFRED DUFF COOPER
ministère de la Guerre

Les jeunes hommes de M. Baldwin font beaucoup parler d'eux ! Après M. Anthony Eden, voici son rival et ami M. Alfred Duff Cooper que jusqu'à présent les ailes de la Renommée avaient à peine effleuré, encore qu'il soit de sept années l'aîné du secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.

De tous les phénomènes de la *nursery* conservatrice, Eden fut le premier à prendre son vol, mais il se rôtit les ailes au soleil d'une gloire mondiale prématurée. Ses rivaux, Ormsby-Gore, aujourd'hui ministre des Colonies au lieu et place de l'infortuné Jim Thomas, Oliver Stanley, Walter Elliot, Euan Wallace et A. Duff Cooper, forment le petit peloton des poulains pur sang, espoir des vieux éleveurs « tories », dont il faut retenir les noms, car nous les retrouverons au cours des années qui viennent dans chaque Grand National parlementaire. Mais comment se classeront-ils à l'arrivée ? La glorieuse incertitude du sport rend tout pronostic périlleux ! Pour s'en convaincre, si besoin était, il suffirait de se souvenir de ce que l'on disait de ces débutants, il y a une dizaine d'années, dans les clubs ou dans les salons politiques de Westminster ! Tous avaient fait la guerre, et très bien ; tous étaient intelligents, tous entraient avec ardeur dans la carrière où leurs aînés avaient brillé ; tous voulaient réformer, améliorer, transformer la vieille machine administrative déjà si profondément modifiée depuis 1914 ! Ils étaient les « jeunes » ! Chose curieuse, ils sont encore aujourd'hui les « jeunes » ! Pourtant la plupart ont dépassé la quarantaine, et déjà le peloton de tête est plus clairsemé. Eden, un instant, a pris la corde et mené le train. Il semble bien que M. Duff Cooper l'ait rattrapé et soit sur le point de le dépasser, alors qu'au départ on le donnait couramment comme un outsider.

Alfred Duff Cooper est, comme Anthony Eden, un produit rare et parfait de l'oligarchie politique anglaise. Que d'éléments, en apparence contraires et pourtant complémentaires, il faut réunir pour créer ces êtres destinés, dès leur naissance, à la vie publique dans cette vieille démocratie où les droits sacrés de l'individu ont comme bases inébranlables le respect de la loi et le culte de la liberté, pour soi et pour autrui. On accède rarement d'un bond, et en une génération, à cet Olympe où les dieux règlent le sort des mortels avec la sagesse et l'équité que peuvent seuls donner une longue tradition et la grande habitude des affaires humaines. Quelques rares génies possèdent en venant au monde cette omniscience indispensable au véritable homme d'Etat. Ils semblent hériter de l'expérience de vies antérieures, ce qui est l'unique explication plausible, si toutefois on croit nécessaire d'en trouver une, du génie

dans toutes les branches de l'activité humaine.

Le plus souvent, une hérédité familiale, l'atmosphère du milieu, l'éducation un peu spéciale du collège et de l'université, puis la préparation aux plus hautes charges du gouvernement par une sorte de lent et patient écolage dans les postes mineurs, permettent à des individualités moyennes, encore que très douées, d'arriver par le talent, c'est-à-dire pas à pas, au but que le génie atteint d'un seul élan.

Duff Cooper doit à son père, le célèbre chirurgien sir Alfred Cooper, l'un des plus brillants praticiens de l'ère victorienne, son esprit de décision, sa précision scientifique, peut-être aussi sa façon nette, presque brutale, de dire ce qu'il pense comme il le pense.

L'ascendance bourgeoise de sa famille paternelle explique certainement son étonnante faculté de travail, ses dons d'assimilation et les qualités pratiques qui lui ont valu l'estime et l'affection de M. Baldwin, grand bourgeois cultivé, plein de bon sens.

Mais c'est à sa mère, lady Agnès Duff, fille du cinquième comte de Fife, sœur du premier duc de Fife marié en 1889 à la princesse royale, fille d'Edouard VII, que l'on peut attribuer toutes les qualités de charme, d'élégance, de distinction qui font de Duff Cooper l'un des membres les plus en vue et les plus sympathiques du parlement.

Saïr, franc d'allure, diplomate sans en avoir l'air, agréable de sa personne, il séduit et entraîne ses auditeurs. Un « perfect gentleman », comme disent les braves électrices du peuple ou de la classe moyenne, devient vite, pour peu qu'il ait la « manièrerie », un candidat triomphant, et élu toujours réélu avec dordats majorités. Et dans la haute bourgeoisie, qui compte encore au point de vue électoral, que de dignes conservateurs sont fiers d'avoir pour député, gentil garçon et nullement poseur, le propre cousin germain de la duchesse de Fife, femme du prince Arthur de Connaught !

Enfin, après dîner, entre hommes, en buvant le porto et en fumant le cigare, tandis que les dames papotent au saloon, les vieux messieurs racontent, avec mainte allusion grivoise et maint alignement d'œil, comment vers 1846, grâce à une alliance fort honorable avec la famille des comtes d'Erroll, les Duff s'unirent une première fois à la famille régnante, mais de la main gauche — la dix-huitième comte d'Erroll ayant épousé Elizabeth Fitzclarence, sœur du premier comte de Munster, fille naturelle de la belle et infortunée

Dorothy Jordan, célèbre actrice en son temps, et du duc de Clarence, plus tard Guillaume IV. Le « merry England », qui subsiste toujours vivace sous son glacieux puritain moderne, est beaucoup plus indulgent qu'on ne serait tenté de le croire aux aventures romanesques de ses souverains et de son aristocratie.

Quelques gouttes de sang royal dans les veines ne desservent d'aucune façon le jeune Duff Cooper dans sa course aux honneurs politiques, tout au contraire !

Ses débuts dans la vie n'ont pourtant pas été aussi faciles qu'on pourrait l'imaginer. Il a toujours eu contre lui une certaine nonchalance d'allure, une apparence délicate et fragile, un je ne sais quoi de détaché, d'indifférent aux contingences extérieures que le firent passer, bien à tort, pour un amateur distingué. Ce dilettantisme, tout en surface, lui valut, trop longtemps, de n'être pas pris au sérieux.

Il y a quelques années, une jeune femme infiniment spirituelle, lady C..., qui l'admirait, croyait en son avenir et prévoyait qu'un jour cet aristocrate charmant s'adapterait aux conditions nouvelles de la démagogie d'après guerre, me le dépeignait ainsi :

« Duff Cooper, déclarait-elle, est une surprise perpétuelle ! Ses succès scolaires à Oxford surprirent ses professeurs ! Son passage au Foreign Office a été celui d'une étoile filante ! Comme tout le monde il a fait la guerre au front ; mais dans le régiment de Grenadiers Guards, où il servait comme officier, il fut pour ses chefs la surprise des surprises ! Sans avoir l'air de rien comprendre à la vie militaire, aux règlements, aux cours de stratégie, il passa sans effort en tête de liste tous les examens imaginables, et, une fois en France, il se tira si bien du rude métier de soldat qu'il eut une brillante citation à l'ordre du jour, reçut en 1919 la décoration enviée du *Distinguished Service Order* et retourna au Foreign Office avec l'auréole d'un héros ! Enfin, son mariage avec la plus jolie fille et la plus célèbre beauté de sa génération, lady Diana Manners, quelle surprise ! »

Du coup, assuraient ses bons amis, Duff Cooper est fini ; désormais on ne parlera plus de lui que comme le mari de la belle lady Diana !

C'était mal le connaître ! Il n'est pas douteux que sa charmante femme l'aida beaucoup, comme c'est la coutume en Angleterre, durant sa première campagne électorale, lorsqu'il conquiert de haute lutte en 1924 le siège de Oldham, mais depuis, bien qu'ayant épousé une « Wife » — avec un W majuscule — il a fourni par son seul mérite la belle carrière politique qui, après douze ans d'effort continu, l'a conduit au War Office, où il procède actuellement à une réorganisation que certains considèrent comme une révolution.

Détail caractéristique : lady Diana Duff Cooper n'est plus la vedette de ce couple sympathique...

Et, quelle jeune personne de la plus haute société londonienne fut jamais si admirée, si courtisée, si fêtée !

Que de souvenirs d'avant guerre, de cette époque heureuse où nous ne connaissions pas notre bonheur, évoque sa gracieuse silhouette ! Ainsi qu'en un de ces vieux miroirs où se sont reflétées tant d'images un peu floues du temps passé je vois l'immense hall de Stafford House. Sur le premier palier du majestueux escalier à double révolution qui mène aux grands salons de réception se tiennent le duc et la duchesse de Sutherland, lui en habit de cour, culottes courtes, la jarretière étincelant au-dessous du genou ; elle, radieuse de grâce, de beauté, son col de cygne et ses merveilleuses épaules, plus éclatantes que la neige, scintillant de tous les feux d'une fabuleuse rivière de diamants, le front ceint d'un diadème de gemmes aux reflets éblouissants.

Le flot des invités déferle au bas des degrés de marbre, et lentement chacun finit par gravir les premières marches ; puis, après l'hommage rendu aux hôtes pourriés de ce palais princier, on monte à pas comptés, en s'arrêtant à chaque instant pour saluer amies et connaissances, car tout l'essaim des jolies filles et des jeunes femmes de la société



Lady Diana Cooper. — Phot. Bertram Park.

londonienne s'épanouit comme une corbeille fleurie, aux couleurs claires et gaies, jusqu'au sommet de la grande balustrade ajourée.

Voici, rêve de blondeur, Clare Frewen qui sera bientôt Clare Sheridan, aujourd'hui écrivain et sculpteur de talent; près d'elle, fine, brune, aux yeux de gazelle, lady Marjorie Manners et sa sœur Violet, filles du duc de Rutland; leur mère n'est pas loin, pâle, hiératique, d'une beauté saisissante, inoubliable...

Les années passent; dans le vieux miroir s'estompent le décor désuet du salon aux lambris blancs et or de Mrs. Asquith, au numéro 10 de Downing Street. J'aperçois près de Marjorie Manners une fillette à la taille élancée, sa plus jeune sœur, elle aussi, pâle comme la duchesse; son profil délicat, l'expression distante et hautaine de ses grands yeux donnent à sa beauté une distinction, une race qui, même dans ce milieu aristocratique, attire l'attention et retiennent l'admiration. Lady Diana vient de faire ses débuts à la cour. Elle ne tardera guère à conquérir la grande célébrité! Elle deviendra vedette mondiale! Elle sera la Madone du *Miracle* de Volmoller et d'Humperdinck partout où cette étonnante production de Reinhardt attirera les foules! Elle brillera comme star de cinéma, fera la conquête des Etats-Unis! *Professional beauty!* Certes, et aussi cultivée et intelligente que belle! En vérité, une Femme, avec un F majuscule!

Mais où sont les neiges d'antan? Pourtant, n'est-elle pas toujours jeune et séduisante, dans le plein éclat de sa beauté? Las! Duff Cooper nous a joué encore un tour de sa façon! C'est lui qui est maintenant le « star turn » de ce ménage d'époux parfaitement assortis et aussi heureux qu'on peut l'être sur terre!

Et nous n'avons pas fini d'entendre parler de lui!

Dans un petit livre sur Talleyrand dont la vogue a été considérable, il a mis en lumière, avec une force singulière, l'idée chère au ministre de tous les régimes que notre pays a connus: nécessité impérieuse pour la France et pour l'Angleterre de s'entendre afin de défendre leurs intérêts vitaux qui, comme l'a tant de fois répété Paul Cambon, ne se contredisent ou ne se heurtent vraiment sur aucun point du globe.

L'autre jour, à Paris, au banquet France-Grande-Bretagne, Duff Cooper a célébré en termes précis la nécessité pour nos deux peuples de s'unir et de sauver notre civilisation menacée. Question de vie ou de mort. Ces propos, venant après ses déclarations récentes sur la situation européenne qu'il considère comme infiniment plus grave qu'en 1914, ses efforts énergiques pour remplir, par des enrôlements volontaires, les cadres trop dégarnis de l'armée anglaise — qui sait même s'il n'est pas partisan du service militaire obligatoire! — lui ont valu instantanément une notoriété flatteuse, mais non dépourvue de dangers. Il ose attaquer les pacifistes, jeunes et vieux, archevêques, simples pasteurs, vieilles filles ou étudiants communistes des grandes universités. Il leur démontre la fausseté des illusions de l'après-guerre, dont tous les partis, du reste, sont responsables: mystique du désarmement et de la sécurité collective sans bateaux et canons pour la défendre, possibilité pour les îles Britanniques de laisser égoïstement brûler l'Europe entière sans flamber elles-mêmes! Il répète et commente avec énergie et courage la phrase fameuse de M. Baldwin: « La frontière de l'Angleterre est sur le Rhin. » Il le fait en plein accord avec son premier ministre. La fureur des travaillistes et des libéraux se tourne contre ce redoutable secrétaire d'Etat à la Guerre, qui n'a que quarante-cinq ans. Il vient d'avoir les honneurs, si l'on peut dire, d'une séance tumultueuse à la Chambre des communes. Ses collègues plus âgés du cabinet l'ont défendu, et avec quelle verve! Même Winston Churchill l'a couvert de fleurs! Lui, le véritable héros de la journée, il est resté silencieux, les bras croisés, immobile, presque souriant, comme s'il n'était qu'un spectateur désintéressé de ces joutes oratoires.

L'étoile d'Anthony Eden pâlit au firmament. Celle de Duff Cooper monte à l'horizon.

Quelle autre surprise nous réserve-t-il encore?

J. COUDURIER DE CHASSAIGNE.



M. Calvo Sotelo, assassiné le 13 juillet.

LA GUERRE CIVILE EN ESPAGNE

Une fois de plus la guerre civile sévit en Espagne. Un mouvement insurrectionnel a éclaté dans la nuit du 17 juillet aux îles Canaries et au Maroc, et il s'est aussitôt étendu à la Péninsule. Il est assurément le plus important qui se soit produit, depuis l'avènement de la république. Il a le caractère d'un pronunciamiento militaire dirigé contre le gouvernement de Front populaire. Il n'est pas certain qu'il soit à proprement parler « monarchiste », et il est plus probable que ses instigateurs aient en vue le rétablissement d'une dictature analogue à celle du général Primo de Rivera, mais dans le cadre républicain. Les événements eux-mêmes sont mal connus et les informations contradictoires.

Cette entreprise contre-révolutionnaire est, au reste, tout à fait dans les traditions espagnoles. Pour ne rappeler que les deux précédents les plus mémorables, ce fut l'armée qui, en décembre 1874, avec le général Martinez Campos, renversa l'éphémère république d'Emilio Castelar et restaura le trône au profit d'Alphonse XII, fils d'Isabelle. Ce fut encore l'armée qui, en septembre 1923, avec le général Primo de Rivera, chercha à sauver la monarchie profondément ébranlée et à mettre fin par un régime autoritaire à l'impuissance et à l'anarchie des partis politiques. Depuis les dernières élections de février dernier, le Front populaire était maître du pouvoir. A nouveau la vague rouge déferlait sur le pays. Il est superflu de revenir sur des faits récents que *L'Illustration* a amplement relatés et qui ont fait, entre autres, l'objet de l'enquête de notre envoyé spécial Paul-Emile Cadilhac, dont le troisième article paraît précisément dans ce numéro. Ce regard jeté sur les multiples visages de l'Espagne, à la veille même des convulsions dont elle est actuellement le théâtre, en éclaire les dessous.

Le gouvernement de M. Azana, puis — après que le leader des gauches eut été élu président de la République — celui de M. Quiroga étaient composés d'éléments relativement modérés, mais, en fait, ils subissaient l'un et l'autre l'influence de plus en plus prépondérante des extrémistes. Sans parler de tous les troubles sociaux qui se sont multipliés, des grèves, des actes de violence, des attentats contre les biens et les personnes, c'était la dictature du prolétariat qui se préparait, et les hommes d'ordre que comptent les partis de gauche ne paraissaient pas avoir l'énergie et la volonté nécessaires pour résister à la poussée des masses communistes. Mais, en dépit des résultats électoraux du 16 février, l'Espagne est loin d'être gagnée tout entière par les idées révolutionnaires et l'opposition n'a pas désarmé. Elle était même, depuis quelque temps, devenue singulièrement active. Le gouvernement, vaguement informé qu'un complot se tramait, avait pris un certain nombre de mesures pour « épurer » l'armée, la garde civile, l'administration centrale et la police et il avait fait procéder à de nombreuses arrestations dans les milieux réputés « fascistes ». La brusque entrée en scène de l'armée a déjoué ces précautions. Les événements ont peut-être été précipités par le sauvage assassinat, le 13 juillet, du chef du groupe parlementaire monarchique Calvo Sotelo, ancien ministre des Finances de Primo de Rivera, que des gardes d'assaut, venus pour l'arrê-

ter à son domicile, entraînent dans un champ où ils le massacrèrent. Ce meurtre inqualifiable avait suscité dans une grande partie de l'opinion publique une émotion indignée, et il n'est pas interdit de penser que les instigateurs du pronunciamiento ont trouvé là une circonstance favorable pour déclencher leur insurrection.

Celle-ci semble avoir pour principal animateur le général Franco, gouverneur militaire des îles Canaries, qui, après avoir laissé derrière lui une garnison dont il se pensait sûr, se rendit en avion au Maroc pour y prendre la tête du mouvement qui avait déjà commencé à Melilla, à Ceuta et dans les autres centres. Le plan concerté était à peu près le suivant: les officiers devaient d'abord se rendre maîtres du Maroc, où se trouvent concentrées les forces militaires les plus importantes et les mieux entraînées d'Espagne et où les troupes, parmi lesquelles règne un esprit de corps très ardent, étaient presque entièrement antigouvernementales. Puis, simultanément, le signal devait être donné sur toute la périphérie de l'Espagne: au sud, à Séville; au nord, à Pampelune; à l'ouest, près de la frontière portugaise et à Burgos; à l'est, à Barcelone et à Valence. Les régiments du Sud devaient se rendre maîtres des ports situés en face du Maroc et permettre ainsi le débarquement de la légion et des troupes indigènes envoyées par le Maroc, et qui devaient être protégées par les ports de Tetouan et de La Linea. Pour le cas où une jonction eût été tentée plus au nord entre les troupes marocaines et celles de Barcelone, les convois de troupes eussent été protégés par l'artillerie des Baléares. Puis un mouvement convergent aurait été opéré vers Madrid, qui se serait déjà trouvée coupée de tous ses centres de ravitaillement.

Il est impossible, au moment où ces lignes sont écrites, de savoir dans quelle mesure ce plan a été réalisé. Les nouvelles les plus contradictoires et vraisemblablement exagérées de part et d'autre sont répandues tour à tour par les postes de Ceuta et de Séville, où le général de Llano a fait cause



M. Giral, nouveau président du Conseil.



Le général Franco, chef de l'insurrection.

commune avec les insurgés, et par le poste de Madrid, qui diffuse les communiqués du gouvernement.

Ce gouvernement n'était plus d'ailleurs celui de M. Quiroga, qui avait démissionné dès le début de la tourmente. Il avait été remplacé, pendant quelques heures, par un ministre Barrio, ce qui paraissait indiquer une évolution vers les partis bourgeois modérés, mais celui-ci s'effaçait aussitôt devant une combinaison nouvelle, de gauche beaucoup plus accusée, présidée par M. Giral, ancien ministre de la Marine. Des armes ont été distribuées aux ouvriers, le prolétariat a été appelé à défendre la République menacée, un extraordinaire décret a destitué tous les officiers, généraux, supérieurs ou subalternes, en prescrivant aux sous-officiers de prendre le commandement des unités.

Le 20 juillet, M. Giral faisait annoncer qu'il était maître de la situation: « Espagnols, disait sa proclamation, nous avons triomphé. Le gouvernement, assisté par toutes les forces de la garde civile, par les gardes d'assaut, par les milices armées, par les troupes de terre, de mer et l'aviation, a dominé la sédition. Espagnols! la victoire est à nous: vive la République! »

Le même jour et presque à la même heure, Radio-Séville, aux mains des insurgés, transmettait ce message: « Toutes les garnisons d'Andalousie ainsi que la marine espagnole rejoignent progressivement le mouvement antigouvernemental. Aucun pouvoir ne peut plus arrêter notre mouvement triomphal. L'Espagne est sauvée! Vive l'Espagne! »

Qui a raison? Il faut laisser la suite des événements nous l'apprendre... — R. L.